



La Légende

Planté au cœur de la vigne, les bras en crucifix, un vieux chapeau à la place de la tête, l'épouvantail allongeait son ombre immense sur les souches rousses. Mon oncle Gustave donnait de temps à autre de la voix pour encourager son vieux cheval. La bossette était pleine de raisin et mon oncle était content. Assis à côté de lui, je ne pouvais détacher mes yeux de cette ombre immense qui planait sur la vigne et comme tous les enfants, je posais beaucoup de questions et lorsque je demandai qui avait mis l'épouvantail à cet endroit, Gustave me raconta cette histoire :

"En cette fin de septembre 1387, les vignes de la région retentissaient de bruits inquiétants : cliquetis de chaînes, grincements de branches que l'on tort, claquements de fouets, crissements d'ailes. De temps à autre, le vacarme cessait et sur tout le coteau planait un silence absolu, un silence épais, oppressant. Pas le moindre pépiement, le plus petit bruissement; la nature semblait figée sous une gangue de cire froide. Comme dans les sombres années de peste, on ne voyait personne dans les champs.

Pourtant, la campagne était belle comme aujourd'hui; les herbes ondoyaient sous la chaude haleine du Morget, les parchets de vigne se teintaient d'automne. Sous

le soleil encore vif de ce doux après-midi, la baie de Morges scintillait et au mâât du donjon, on voyait flotter le fier étendard des Comtes. Amédée VII, le Comte Rouge et Bonne de Bourbon sa mère, séjournèrent donc dans leur bonne ville de Morges.

Le temps de la vendange approchait et pourtant dans les villages environnants où devait s'activer le gent vigneronne, rien ne bougeait. Dans la forge, le foyer était noir et froid. Chez le tonnelier, les bûchilles de chêne éparpillées devant la maison n'avaient pas encore été assemblées. Dans les cours, on aurait dû voir sur les chars, les tines pansues. Aux murs des maisons, portes et fenêtres étaient closes. Puis soudain, montant des vignes, le vacarme reprenait, cacophonie du sabbat ou de l'enfer. Il secouait, comme une houe, les pans épais des maisons. La nature, elle-même, frissonnait et se recroquevillait sous ce déluge sonore.

À Denens, en haut du chemin qu'encadrent les deux grands murs de pierre, dans la maison grise, autour de la longue table de chêne, tous sont là : les deux valets, la servante, les cinq enfants, le Maître, sa femme et la vieille. Tous se cramponnent à cette grande planche, ce morceau de bois qui les unit. Ils sont là, immobiles, pétrifiés par le tumulte qui se déchaîne au-dehors. Sur leurs lèvres balbutiantes naissent des prières désespérées. Cela fait plus de quinze jours qu'ils se terrent dans leur maison, comme des lièvres pris au piège.

Soudain, le bruit cesse, se casse, se fend net comme le bois sous le coup de la hache. Et tous sursautent tellement ce silence est tranchant. Alors le Maître se lève d'un bond et de sa voix forte et ferme, il crie : "Ça suffit !".

Il se dirige vers la porte, soulève la barre qui la bloquait. Sa femme se précipite sur lui pour l'en empêcher, il la repousse sans ménagement et il sort dans la lumière blanche de la cour. D'un pas décidé, il descend le chemin qui s'engouffre entre les gros murs de pierre. Il va sans se retourner.

Cette fois, il a pris sa décision; il descend à Morges. Et pendant qu'il avance à grandes enjambées, il prépare son discours. Pour se donner du courage, voilà qu'il se met à parler tout haut :

- *Moi, Agénor, Maître vigneron, je vais lui dire au Comte Amédée qu'au village, nous avons toujours respecté son père et que nous avons toujours été reconnaissants à la maison de Savoie de nous avoir affranchis des redevances au seigneur de Vufflens, et que cette lamentable histoire d'épouvantails n'est qu'un simple malentendu.*

Et il se revoit il y a deux vendanges de cela dans la salle d'audience où Amédée, le Comte Rouge et Bonne de Bourdon, sa mère, recevaient la délégation de vignerons qu'il dirigeait. Ils l'avaient tous poussé en avant car ils n'osaient pas parler, eux. Alors, il avait expliqué à leurs seigneuries ce qui se passait dans le

vignoble : les oiseaux qui fondaient en essaims sur les grappes traluies, qui crevaient les grains avec une avidité jamais rassasiée. Et la récolte commençait à roussir avant même que le raisin soit mûr. Eux ne savaient plus comment se défaire de cette plaie. Ils voyaient fondre les grappes, consternés, impuissants. Ils avaient beau chasser les oiseaux ici ou là, mais submergés par le nombre, ils ne savaient plus où donner de la tête.

Alors Bonne avait fait un signe de la main; et un homme de petite taille était sorti de derrière la tenture blanche et rouge qui ornait le mur où s'appuyait l'estrade. Il s'avança, sans que bouge un pli de sa robe de gros velours noirs. Son front chauve était barré de fins sourcils et ses lèvres brunes encadrées d'une moustache et d'une barbichette effilées. Agénor s'en rappelait comme si c'était hier :

- *Il avait fait deux pas dans notre direction et lorsqu'il avait ouvert ses yeux, qu'il avait gardés mi-clos jusque-là, nous avions tous reculé. Le petit homme nous fixait de son regard jaune, ses pupilles réduites à un point noir minuscule nous avaient transpercés. Il prononça alors d'une voix très douce mais insinuante des mots qui sont restés gravés dans ma mémoire : "Prenez des fourches, des chaînes, des vieux balais, des citrouilles, de la paille et des guenilles. Avec deux morceaux de bois, construisez une croix. Faites-lui une tête avec la citrouille, habillez-là de guenilles que vous remplirez de paille et plantez ces épouvantails au milieu de vos parchets. En les fichants en terre, prononcez ces mots : "Deus, salve uva ab Luciferi avibus, Amen".*

Cet homme qui venait de parler, on l'appelait le Moine. C'était le conseiller personnel de Bonne de Bourdon. On le disait aveugle et un peu sorcier. Ses yeux jaunes et son allure inquiétante le faisaient détester et sans la haute protection de la Comtesse, il aurait sans doute fini ses jours sur le bûcher. Alors la Comtesse prit à son tour la parole, se tournant vers son fils, dont le visage fermé disait bien sa perplexité et son peu de sympathie pour le Moine, Bonne commença par vanter les vins de ce vignoble de Morges, puis elle suggéra à Amédée de tirer parti de ce service rendu à ses sujets. Elle proposa que les vigneron, une fois débarrassés des oiseaux, apportent chacune une brantée de leur meilleur parchet. Dans ce beau Chasselas de Vaud, le grand échanton, se chargerait de faire mûrir un vin digne de leur table de Ripaille. Le Comte approuva et fit promettre à tous de s'acquitter ainsi de cette dette. Les vigneron jurèrent sur l'honneur et prirent congé, impatients qu'ils étaient d'aller planter ces épouvantails dans leurs vignes, pour sauver ce qui pouvait l'être encore.

Et cela avait marché. Les oiseaux n'osaient plus approcher des vignes. On les voyait se rassembler par nuées à la cime des arbres; ils piaillaient tout le jour. Puis, un matin, on ne les vit plus. Affamés, ils étaient partis pour des cieux plus accueillants. La vendange fut belle. On festoya autour des pressoirs et l'on oublia la promesse au Comte. Il était si bon, le Comte Rouge qu'il pardonnerait

certainement. Mais Agénor se souvenait qu'il n'avait pas la conscience tout à fait libre quand il avait rangé son épouvantail dans la remise et il pensait tout haut :

- *Je leur avais dit qu'il fallait apporter cette brantée de raisins, on avait promis. C'était juste. Mais ils étaient tout à leur pressée et ils riaient comme des fous. Alors je m'étais tu.*

L'année suivante, lorsque les grains sont redevenus transparents, nous avons ressorti nos épouvantails et nous les avons plantés en terre après avoir prononcé la formule que le moine nous avait dictée. C'est alors que les épouvantails, tous en même temps, ont commencé à secouer leurs chaînes, à battre l'air avec leur faux ou leur balai. Ils se tordaient sur leur pied puis ils ont entamé une danse folle à travers les souches. Le vacarme s'élevait, infernal, de toutes parts. Ils nous poursuivaient jusque sur les chemins. C'est là que nous nous sommes tous barricadés dans nos maisons. Alors le vacarme n'a plus cessé. Nous dans la pénombre, à bout de nerfs, terrorisés, nous avons attendu, une quinzaine, qu'advienne la punition du Très Haut.

Il se disait tout cela, Maître Agénor. En voyant la campagne si belle, si éclatante, il pensait que les temps ne devaient pas être si proches. Il lui semblait impossible que Dieu détruise sa création alors qu'elle resplendissait dans sa maturité. Il était ému de tant de beauté. La caresse du vent sur sa nuque, ce soleil qui enflammait les nuages sur le couchant, le lac qui changeait de couleur à chaque instant et ces vignes tout autour de lui, qui promettaient une récolte somptueuse ! Dieu ne pouvait pas précipiter tant de grandeur dans le néant. Il y avait de la sorcellerie là-dessous. Et la conscience un peu lourde, il se doutait bien qu'il devait y avoir une explication à trouver du côté du château.

À mesure qu'il approchait des portes de la ville, il se sentait ragaillardé par cette vie qui vibrait, là, tout près. Maintenant il n'était plus seul sur ce morceau de terre. Il entendait battre le cœur de la cité. Les odeurs de sa race lui montaient aux narines. Lui qui, d'habitude répugnait à se mêler à la populace de ces rues bourdonnantes, il respira avec un frisson de plaisir ces exhalaisons d'immondices qui flottaient autour des murs. Ça puait la charogne que se disputaient des chiens faméliques, ça puait l'urine et la pourriture. Le long des fossés, des pauvres en loques arrachaient aux restes d'un char quelques morceaux de bois pour l'hiver. Pour un fois, Agénor trouva que cela sentait bon l'homme. Sans s'en rendre compte, il se retrouva devant la porte du château. Toute sa joie s'évanouit brutalement. Il recherchait désespérément les belles phrases qu'il avait préparées. Mais tout s'embrouillait, les mots ne venaient plus et il n'avait qu'une envie : prendre des jambes à son cou et remonter au village. Mais les épouvantails ressurgirent. Il les voyait s'agiter... Alors il s'approcha du garde pour demander audience. Les jambes tremblantes, la gorge nouée, il pénétra dans la grande salle où le Comte, un sourire narquois sur les lèvres, le regardait.

Deux heures plus tard, lorsqu'il reprit le chemin du village, il était encore tout en sueur, les mains tremblantes, étonnée que lui, Agénor, eut tant de courage face à un grand de ce monde. Il était un peu fier de lui. Il convenait que le Comte Amédée l'avait bien aidé à défendre sa cause. Il lui restait à convaincre les autres du marché qu'on lui avait proposé. Il avait obtenu une trêve de deux jours; deux jours sans vacarme. S'il réussissait, la récolte était sauvée. Sitôt arrivé à Denens, il alla droit au grenier, en sortit le vieux tambour de son père. Sur la place du village, il battit le rappel et harangua la population :

"Commères et compères, le moine nous a jeté un sort. C'est lui qui a envoûté les épouvantails pour nous punir. Souvenez-vous de ce que nous avons promis : la brantée de raisin. Le Comte est fâché. Il ne voulait rien entendre mais j'ai réussi à le convaincre. Il nous pardonnera si nous lui apportons le raisin. Les tambours du Comte viendront délivrer nos vignes et quérir les brantards. Alors, que décidez-vous ?"

La discussion fut fort brève. Après quelques instants de stupeur, l'écho fut unanime :

- *Nous paierons !*

Maître Agénor, soulagé, partit aussitôt en campagne. Avec son tambour et sa bonne foi, il réussit à convaincre les vigneron des villages voisins.

Le 29 septembre, le raisin était mûr, doré; on attendait partout avec impatience la venue des tambours et lorsqu'on entendit les premiers roulements du Côté d'Echichens, ce fut un grand soulagement. Après avoir parcouru tout le vignoble, la troupe arriva à Denens. Chaque brante était escortée par quelques tambours aux couleurs de Savoie. Derrière eux, enchaînés, suivaient une horde piaillante de diable grimaçants agités de convulsions. Ils essayaient à tout moment d'échapper au sortilège des tambours. Il leur aurait suffi de se boucher les oreilles. Mais les liens qui entravaient ce qui leur servait de mains les en empêchait, malgré leurs contorsions désespérées. Parfois, l'un ou l'autre essayait de blesser un badaud en se jetant à corps perdu dans la foule qui les conspuait. On s'arrêta dans la grande cour pavée du château où attendait le grand échanson. Il inspecta la récolte, après avoir goûté un grain de chaque brante, il prononça ces mots devenus célèbres :

"Gentils vigneron, vous avez finalement respecté le contrat. La récolte est belle. Avec l'aide du Ciel, vous avez fait noble et bel ouvrage. Au nom de sa Seigneurie Amédée, je déclare la levée des bans. La récolte peut commencer."

Dans la cour du château, le Comte et la Comtesse attendaient. Une tine de chêne noir trônait devant les murs. L'échanson pénétra le premier dans la cour. Les souverains apparurent au bas de l'escalier. Chaque commune fut invitée à

déverser sa part dans la tine. Quand ce fut fait, le Comte, homme généreux, les remercia. Ensuite, un immense épouvantail de bois et de paille fut amené dans la cour. Aussitôt, les autres diables sortirent de la torpeur où ils étaient plongés depuis le début de la cérémonie. Échappant à tout contrôle, ils se ruèrent dans la foule, semant l'épouvante.

Tout à coup, le Moine surgit, au moment où un épouvantail s'en prenait à Bonne de Bourdon. Ses yeux jaunes lançaient des éclairs. Il étendit les bras. Un fracas épouvantable arrêta net tous les élans. Les créatures s'alignèrent sagement derrière les tambours. Le Moine se mit à parler :

"Voici le roi des épouvantails. Emmenez-le en ville et brûlez-le sur la Grand-Place. Alors seulement, vous serez délivrés du sortilège."

On vit alors à travers la Grand-Rue cette procession de fantômes qui s'avancait d'un pas lent rythmé par les quatre premiers tambours. Le char sur lequel on avait juché Sa Majesté des Épouvantails était éclairé de torches. Derrière, les vigneron curieux de savoir comment s'achèverait le maléfice.

On dressa un bûcher en toute hâte et Maître Agénor, lui-même, y buta le feu. Il entonna le chant de la vigne et la foule saisie d'émotion se mit à chanter avec lui. Les épouvantails assistaient aux derniers instants de leur roi en gémissant et en se tordant de douleur. Tout à coup, la tête du roi explose dans une gerbe étincelante. Les épouvantails poussent un long hurlement et soudain se mettent à danser et à chanter leur joie. Une folle sarabande commence; enfin ils sont libérés du sort que le Moine leur avait jeté. Puis ils s'égaillent, enfin libres, dans la foule en liesse.

La vendange peut commencer."

Mon oncle arrêta de parler. Je le regardai tout étonné : lui qui d'habitude parlait si peu, il avait raconté cette histoire avec tant de passion, il y avait mis tant de couleurs, tant de vérité que j'en étais abasourdi. Il ne dit plus un mot pendant le reste du chemin. Et je me mis à rêver à Maître Agénor, au Comte Rouge, aux rues de Morges, à la lueur des torches, aux épouvantails enchaînés et à la fête qui se répandait comme une traînée de poudre dès que le Roi avait fini de brûler. Je n'ai jamais su de qui mon oncle avait appris cette histoire et je n'ai jamais eu envie de savoir si elle était vraie. Aujourd'hui, lorsque je vois des épouvantails, dans les vignes autour de Denens, je me demande qui sait encore d'où viennent ces fantômes.